

FÊTES PROVENÇALES

La coquette petite ville d'Aubagne organise pour lundi prochain, lundi de Pâques, des fêtes au bénéfice des pauvres et le *Petit Marseillais* a déjà dit en annonçant ces réjouissances, que, gagnés par le zèle du comité présidé par M. Lavet, de nombreux groupes se forment pour la décoration des chars et voitures particulières qui prendront part au défilé et à la bataille de fleurs, que la municipalité ne marchande pas son concours aux citoyens qui ont pris l'initiative de ces fêtes, que les Aubagnais se préparent à justifier le surnom de *sourjo-festo* que les historiens leur ont si gracieusement octroyé.

Le caractère des habitants d'Aubagne, écrit Borelli, est noté la gaité. Ils aiment passionnément le chant et la danse et tout dénote chez eux une double origine : ils ont la forte constitution robuste des Albiciens et le goût des amusements particuliers aux Grecs de Marseille. Ils ne pouvaient donc pas laisser passer une occasion comme celle des fêtes de Pâques, sans montrer qu'ils se souviennent des usages traditionnels de ce beau pays de Provence et qu'ils n'en ont pas oublié l'originalité.

Le programme des fêtes d'Aubagne comprend, en effet, entre autres divertissements, la reconstitution de trois jeux très anciens, dont l'origine, assez contestée, remonte cependant aux premiers siècles de notre ère.

Le premier de ces jeux est la *Gordelo* et voici en quel il consiste. C'est une danse à laquelle prennent part un grand nombre de danseurs et de danseuses. Les danseurs sont vêtus de petites vestes blanches avec pantalons blancs, ils sont coiffés d'une toque ronde avec liserés de couleur différente et ils tiennent, en main, un cordon — *cordelo* en provençal — de la même couleur que le liseré de leur vêtement; les jeunes filles portent le costume si original des vieilles Provençales avec jupon court et foulard sur la tête et, elles aussi, tiennent en main un cordon de couleur différente. Cette danse est très compliquée. Les cordons que tiennent les jeunes gens et les jeunes filles sont attachés à l'extrémité d'une longue brique harloée; les *courdelliers* et les *courdelleros* placés en rond, s'écartent d'abord de façon à ce que tous les cordons tendus forment un cône parfait, puis, dans leur course, s'entre-croisent de manière à tresser les rubans, à recouvrir la perche d'une natte à carreaux de couleurs variées; puis, en dansant en sens contraire, ils défont ce qu'ils avaient tissé.



LA « GORDELO »

Le deuxième de ces jeux est la danse des *cocos*. Ce divertissement a une origine aussi ancienne que le jeu des castagnettes dont il est le cousin germain. Les Maures et les Sarrasins réglaient leurs danses par le bruit de morceaux de bois adaptés sur la poitrine, sur le ventre ou sur les genoux contre lesquels le danseur frappait en mesure avec de petites baguettes de bois. Ces instruments primitifs

donnés, en Espagne, naissance aux castagnettes; le jeu des *cocos* leur conserve, en Provence, leur caractère primitif, et c'est ainsi que le comité d'Aubagne les a reconstitués de la même façon au reste qu'il avait compris, en 1887, un érudit provençalisant, le docteur



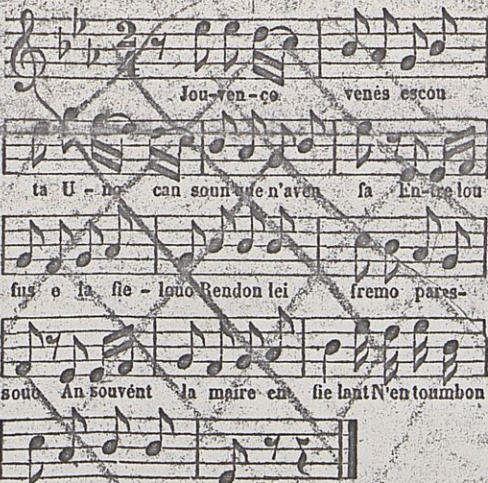
LES « COCOS »

Fanton, dans les fêtes qui eurent lieu à cette époque à Marseille, au bénéfice de la Caisse des écoles. Le jeu des *cocos* est exécuté par des jeunes gens disposés en rond autour des tambourins; ils sautent et gambadent à leur guise tout en marquant la cadence par le choc des *cocos*. Pour simuler le teint basané des africains, les *coco* de nos pères se barbouillaient de noir le visage et les mains et revêtaient le traditionnel costume de planteur : pantalons blancs rayés bleu ou rouge, la *tayote* rouge ou bleue et le vaste chapeau de paille. Les *cocos* d'Aubagne ont conservé le costume, mais ils ne

pousseront pas l'amour de l'exactitude jusqu'à noircir leur visage et leurs mains.

Le troisième jeu est la danse des *fieloué*. Cette danse est une des plus originales et voici comment elle s'exécute autrefois. Un groupe très nombreux de jeunes gens et de jeunes filles vêtus de costumes populaires portant chacun des lanternes de couleurs variées ayant la forme de quenouilles — d'où les *fieloué* — se rendaient, autrefois, en dansant devant la demeure des diverses autorités de la ville et là, dans des chants improvisés, ils exposaient les justes réclamations de leurs concitoyens adressées à leur conseil blâme ou la louange. L'Arlequin, le chef, que, par corruption, on a traduit par arlequin, disait seul les couplets tout en gambadant et en faisant des grimaces. Les *fieloué* d'Aubagne, comme leurs ancêtres, parcourent en farandole le Cours et les avenues de la petite ville en chantant les couplets de leur divertissement dont la musique est attribuée au roi René :

Allegretto.



lou fus do la man.

F. Vidal cadet, dans son histoire du tambourin, donne un certain nombre de couplets de la danse des *Fieloué*; je souligne celui-ci :

Vautrei, fremo de quaranto an,
Qu'avès de fiho de quinge an,
Aprèns lei ben à fiela
Encaro mias a debana,
Per fin que pousquen l'an que ven
Faire lei fieloue touèis enen.

Je ne donne pas d'autres couplets quoique les uns et les autres aient un cachet d'originalité amusante. Les uns ont trait à certaines réclamations populaires qui ne nous passionneraient plus aujourd'hui; les autres, dans leur allure naïve, contiennent des critiques dont nous ririons et qui, cependant, nous rapportent à travers les siècles comme un écho de la sourde colère de nos aïeux contre leurs gouvernants. La Révolution française s'est faite au chant des couplets de la *Boulangère*; quelques couplets de nos *fieloué* de Provence auraient pu servir de *Marseillaise* aux premiers efforts d'émancipation sociale et politique des contemporains de Louis XI.

Et c'est Meste Camoin, comme on l'appelle à Aubagne, le bon M. Camoin, qui pour la circonstance prête au comité organisateur le concours de sa vieille expérience en matière de chants provençaux. C'est lui qui, le soir aux lèvres, dirige les répétitions des danseurs et des danseuses et les excite par ses trilles

savantes, c'est lui qui a écrit pour eux une adaptation très colorée de la musique du roi René; c'est lui encore, qui pendant les fêtes de Pâques conduira les gracieux méandres des farandoles, des *fieloue*, des *coco* à travers les rangs pressés des curieux qui assisteront à ces jeux, à ces divertissements.



MESTE CAMOIN

Certes, le comité des fêtes de charité d'Aubagne avait le choix dans le répertoire original des jeux de Provence, il pouvait reconstituer les *fieloue*, cette danse des cerceaux fleuris qui rappelle les *treilles* du Langue-doc; les *bouffe*, à la tête desquels l'arlequin conducteur aurait donné libre cours à sa verve; les *ouill-veto* qui simulent un combat romain, les *chivau frus* que le roi René avait appris des comtes de Barcelone et qu'il a intercalés dans ses

jeux de la Fête-Dieu; les *coco*, les *cordelo* et les *fieloue* constituent cependant une très heureuse reconstitution que bon nombre de Provençaux ne manqueraient pas d'aller applaudir.

Et puisque nous en sommes aux jeux anciens, qu'il me soit permis de regretter que les Aubagnais n'aient pas songé à inscrire dans leur programme cette fameuse *Targo sur l'ai* dont ils sont les inventeurs, puisque c'est un épisode de la légendaire inimitié d'Aubagne contre Cassis qui a donné naissance à ce divertissement excentrique. Ce petit fait d'histoire ne sort pas de mon sujet.

Un jour, les habitants de Cassis avaient organisé de magnifiques réjouissances publiques et y avaient convié toute la Provence. Leur appel fut entendu et de toute part on accourut pour assister à la *Targe*, l'exercice obligé de toute fête nautique. Les Cassidans croyaient conserver les joies, le prix affecté à la joute et ce fut un pêcheur de Maritimes qui demeura le vainqueur de cette mémorable journée. Les Aubagnais heureux de cette défaite promirent d'en transmettre le récit à la postérité en instituant chez eux une lutte grotesque dans laquelle figuraient des individus les plus contrefaits du pays, vêtus des costumes les plus bizarres et les plus excentriques. Ces jouteurs montés non pas sur des *lino* des barques d'essai, mais bien sur la plate-forme de la selle d'un âne ou d'un mulet fourbu combattaient entre eux à la façon des *targaire* et ils s'efforçaient de se démonter mutuellement. La *Targo sur l'ai* aurait bien fait rire les spectateurs, et je suis persuadé qu'aucun Cassidien d'aujourd'hui ne se serait formalisé de cette incursion dans le domaine de la légende et de la fantaisie.

Meste Camoin aurait *fieloué* pour la circonstance :

A n'aqueon Targaire
Dur coumo un peirar,
Qu'a manda lei fraire
Beure dins la mur...

Antonin Palliés.



L'ARLEQUIN CONDUCTEUR

MEDIATHEQUE
M.M.S.H.M

LAN-T-297

Voici comment décrit la Farandole le Professeur Giraudet dans le Quadrille des Familles - (Tome I de son Traité de la Danse).

Cinquième Figure = l'Escarlot et la Farandole.

Tous les couples se donnent les mains en rond, à l'exception du Cavalier conducteur, qui ne doit pas prendre la main droite de la dame qui se trouve à sa gauche. Le couple conducteur, suivi des autres couples forment une chaîne qui va en serpentant dans le salon; elle s'enroule ensuite, en escarlot, autour d'une colonne, d'une chaise...; en diminuant successivement les cercles, elle se déroule ensuite en allant en sens inverse et continue à serpenter dans le salon, puis, tout le monde se quitte les mains, chaque cavalier, donnant le bras à sa dame, la reconduit à sa place et la salue.

- Dans le Vêl Historique (1906). on trouve encore au sujet de la Farandole:

C'est l'expression de la plus franche gaieté provençale.

Jeunes et filles, spontanément se prennent par la main formant une longue chaîne dansante qui excite le vif courroux des Tambourinaires.

La Fougue des danseurs est communicative et la danse est générale.

Aucun pas n'est de rigueur et le plus beau farandoleur est celui qui fait le plus de gambades.

On saute, on court, on entraîne, on bouscule, on fait une ronde et, Voilà le miracle, on danse quand même et toujours en mesure.

Cette farandole est une fin de fête, dernière danse où la jeunesse déverse toute son exubérance, dernier galop qui laisse sans regret... c'est un coup de mistral.

- Est en communion d'idée avec Bizet qui fait danser la farandole de l'arlésienne, dans un mouvement d'allegretto-vivo. pîessé.

Farandole 8

Dans plusieurs villages Varois, la farandole modifie quelque peu son caractère. Ainsi à Vaux et dans d'autres communes, elle devient moins bruyante et plus gracieuse.

La Jeunesse, filles et garçons, se donnent la main au devant des Tambourins au mouvement cadencé de la Marche de Tarascon.

Elle avance et à l'instant choisi par le couple de tête, garçon à droite et filles à gauche, font retour en arrière pour se donner de nouveau la main et reprendre leur première direction. Cette manœuvre est expliquée dans le jeu de l'Écureuil (promenade en dehors).

La Farandole que l'on danse dans les Bouches-du-Rhône et principalement à Salon et à Arles ne semble guère s'accorder avec les descriptions que nous venons de faire.

Le Maître Valère Bernard a fixé avec un grand talent la grâce pittoresque.

Cette danse est un ballet aux mouvements mesurés, aux gestes étudiés, au rythme modéré, qui ne serait pas compris dans notre région Varoise.



LAN - T - 294